ancien : « Rome nous rappelle que suicide et pédérastie sont faits communs chez des hommes parfaitement équilibrés, et l'honneur de leur pays » ; il y a peut-être là un manque d'assurance, chez un homme qui proclame son mépris de l'opinion, tout comme il prend inlassablement la défense de ses pièces devant des critiques auxquelles il se dit indifférent !

Montherlant ne s'intéresse chez les Anciens qu'à la morale. On est étonné qu'il soit pour ainsi dire resté aveugle à un trait essentiel de cette morale : le civisme ; il n'a vraiment lu ni Montesquieu ni Fustel ; il juge le Moyen Âge « fort ennuyeux » : « toujours des guerres », « nous sommes loin du luxe élégant et raffiné des Romains » ; c'est faire bien peu de cas de la République romaine, et de la constitution par la guerre de l'Empire (*debellare superbos*) ; les héros romains de Montherlant sont ceux du régime impérial, Pétrone, Sénèque, Marc-Aurèle. Dans *La Guerre civile,* pièce d'ailleurs médiocre, Caton ne sait que donner libre cours à son universel mépris, moyen trop aisé de se grandir soi-même à ses propres yeux.

Autre lacune dans l'Antiquité de Montherlant, liée à la précédente, il ignore le rôle qu'y jouait l'éloquence, il ne s'est pas expliqué à ce sujet. — Quand il assure que dans la « vie antique », « la fleurette fut inconnue », il oublie *L'art d'aimer,* Ovide (qu'il ne cite pas pas dans une liste d'écrivains anciens condamnés à l'exil !), et plus largement les élégiaques ; et même les poètes en général à l'exception de Lucrère, même le Virgile des *Bucoliques* si cher à Gide, il semble les ignorer.

On regrette un peu que M. DUROISIN n'ait pas accordé plus d'attention à l'influence proprement esthétique de l'Antiquité sur l'œuvre de Montherlant ; d'où vient cet art de faire voisiner le ton tragique, le ton familier aux limites du vulgaire et le lyrisme ? peut-on voir là une influence des Grecs, d'Homère en particulier ? du côté latin, la phrase de Tacite n'a-t-elle laissé aucune marque sur celle de Montherlant ? Il y a aussi chez lui toute une veine comique — un comique grinçant et sans joie —, et une veine picaresque qui proviennent du *Satiricon* plus que de modèles espagnols. Et la vie même de l'auteur, ses errances en Afrique du Nord à la recherche de plaisirs à demi-clandestins, ne doivent-elles rien à l'exemple d'Ascylte et d'Encolpe ? Un grand homme, non ; ni un grand esprit, bien qu'il pense avec intensité, sinon avec profondeur et toujours très près de la vie ; un grand écrivain, sans aucun doute, qui a senti et exprimé les aspects les plus divers de l'existence ; et la lecture des Anciens lui a permis de mieux accomplir sa tâche d'écrivain.

Jacques CHOMARAT.

Mélanges et recueils divers.

De Virgile à Jacob Balde, hommage à M^me^ Andrée Thill, études recueillies par Gérard FREYBURGER (Bulletin de la Faculté des lettres de Mulhouse, fascicule XV) : Paris, Diffusion par la Société d'Édition « Les Belles Lettres », 1987, 300 pages.

Le titre fait allusion aux sujets de prédilection de M^me^ THILL, mais les études ici recueillies débordent largement les limites ainsi suggérées. Trois parties : Antiquité classique ; Du Moyen Age au XVII^e^ siècle ; Prolongements modernes ; à l'intérieur de chaque partie l'ordre chronologique est remplacé par l'ordre alphabétique des auteurs d'articles si bien que, par exemple, Herrade de Landsberg (Alain MICHEL) apparaît après Balde (P. LAURENS) et la poésie néo-latine au Brésil (F. LESTRINGANT). Certains sujets sont étrangers à l'histoire littéraire, comme « La population et l'enseignement à Belfort à l'époque de Jacob Balde d'après les registres paroissiaux » (Yvette BARADEL). Trois études sont en allemand, une en italien.

La plupart des contributions portant sur l'antiquité concernent les poètes. Elles traitent de l'établissement du texte en certains passages (I, 3, 27 ; I, 15, 21 ; I, 21, 9) de Properce (P. FEDELI) ; de l'interprétation de quelques détails chez Tibulle (I, 2, 59-61 ; I, 3, 1-6) par J. SOUBIRAN, ou chez Lucain (II, 691-2 : le jour et l'heure où Pompée quitta Brindes) par P. GRIMAL. D'autres étudient les rapports entre plusieurs écrivains : Cl. AUVRAY relève les citations de Virgile dans les *Lettres à Lucilius* ; A. FOULON cherche les raisons pour lesquelles Sénèque attribue à Ovide un vers de Tibulle ; M. L. GALLAND-FREYBURGER découvre un souvenir de la *Phèdre* de Sénèque dans le récit que fait Dion Cassius de la rencontre entre Octavien et Cléopâtre ; J.-F. BERTHET revient sur les souvenirs de l'*Odyssée* et de l'*Iliade* chez Properce ; pour Luc DURET, Horace, *Sat.*, I, 10, vise non point les *noeterici*, mais les « sots admirateurs de Catulle » ; pour J.-P. BOUCHER, Properce, III, 19 rend hommage vers les années 22-20 à la *Ciris* « poème récent d'un grand admirateur de Virgile » ; L. DESCHAMPS analyse les emprunts de Properce à la pensée de Varron ; M. PIOT montre chez Ovide les imitations de Properce, I, 8. Certaines études traitent de sujets plus larges encore : la patrie d'Ausone (M. BONJOUR), le personnage de Latinus dans les *Origines* de Caton (M. CHASSIGNET), la signification pour l'histoire littéraire d'Ovide, *Amores*, I, 1 (Unverbindlichkeit der Forme, der Epiphanie, der Argumentation, des Stoffes, des Dichtens) (E. LEFEVRE), l'épidémiologie chez Virgile, liée à une théologie, comme l'établit J.-M. ANDRÉ, le chant IV des *Géorgiques* dont Claudie BALAVOINE propose une interprétation emblématique, c'est-à-dire liée à l'actualité (les abeilles seraient les soldats romains de l'armée d'Égypte, Aristée représenterait Octavien, Orphée Gallus — tout ceci présenté comme une hypothèse) ; Thierry MIGUET analyse avec beaucoup de science platonicienne les rapports chez Virgile entre le nombre sept et la figure du cercle (mais pourquoi avoir négligé ce que dit Macrobe sur le septénaire dans *Comm. Somn. Scip.*, I, 6).

Dans la deuxième partie G. FREYBURGER et J.-C. TAUTIL étudient le mythe inventé par le faussaire érudit Annius de Viterbe dans ses *Antiquités* (1498) qui font d'Osiris-Apis un personnage historique, roi d'Italie, mystification prise au sérieux par le peintre Pinturicchio. Richard HOMMES raconte l'histoire d'une société littéraire créée sur les rives de l'Elbe entre 1658 et 1660 par le pasteur luthérien Johann Rist (1607-1667) pour défendre la littérature d'expression allemande. Marcel ISRAËL analyse le thème de l'horloge dans la littérature des XVI^e^ et XVII^e^ siècles, en prose et en poésie, en latin, italien (l'*Adone* de Marino), français : merveille technique, rappel du temps qui passe et du *vanitas vanitatum*. W. KÜHLMANN cite, traduit et commente trois poèmes latins du jésuite allemand Johannes Bisselius (1601-1682) sur l'expérience du monde chez le petit enfant (on lira : « pueritiae primae ruditas » dans le titre de I ; « iuuat » en I, 21 « fixum » en III, 6). P. LAURENS commente un poème de J. Balde, extrait du *De Vanitate mundi*, qui développe 1 *Cor.*, 7, 31 : « homologie entre le son et le sens, entre le discours et son objet, entre rhétorique et théologie ». F. LESTRINGANT nous révèle le *De Rebus gestis Mendi de Saa* (1563) qui exalte les victoires des Portugais au Brésil sur les Français (des calvinistes promis à l'Enfer). Alain MICHEL étudie l'apparente contradiction de l'*Hortus deliciarum* sur le sujet de la poésie ; la contradiction serait peut-être moins aisée à lever si l'on comprenait *ratione caecati* non pas « dont la raison s'est aveuglée », mais « aveuglés par la raison » (p. 247). Eckart SCHAEFER nous promène dans la Rome de Balde ; sa *Poesis Osca siue Drama Georgicum* (1647) n'est pas une plainte élégiaque à la manière de DU BELLAY, mais une ode au triomphe de la Rome chrétienne, et aussi une poésie de genre, comique et satirique comme certains vers de Saint-Amant.

Carine KLEIBER étudie avec finesse le thème de la culpabilité dans les romans

et les pièces de Gertrud Fussenegger, mais elle a surestimé la connaissance que ses lecteurs peuvent avoir de cet écrivain autrichien contemporain dont Mme Thill a traduit la pièce *Pilate*. Marie MIGUET déploie beaucoup de science et de subtilité pour rechercher les allusions mythologiques ouvertes ou dissimulées dans les *Géorgiques* de Claude Simon; le lecteur aurait été encore plus intéressé s'il n'avait pas eu affaire aux « références intertextuelles » et autres « hypotexte » déjà désuets; et le titre « lecture mythique » est-il approprié?

Signalons deux études linguistiques : celle de Georges PINAULT rejette l'étymologie qui rattache *bellum* à *duo*, il propose un rapprochement avec *bonus* (**dweno*-); on regrette de lire « des hypothèses infalsifiables » (p. 151) pour « indémontrables » ou « invérifiables »; mise à la mode par les traducteurs de Popper, cette impropriété n'est pas justifiée et touche à l'absurde. Gilbert SALMON étudie les adverbes ordinaux français en *-o* (type *primo*, ... *octavo*, etc., et en fr. populaire : *deuxio*, *troisio*); un lapsus p. 296 rend la pensée difficile à saisir : « Des deux séries en *o* et *ment* (...) l'une, celle en *o*, (...), l'autre, celle en *o*, etc. ».

Mme THILL peut être satisfaite et fière d'avoir fait l'objet d'un tel hommage auquel la *Revue des Études latines* s'associe avec chaleur.

Jacques CHOMARAT.

Vir bonus discendi peritus. Studies in celebration of Otto Skutsch's eightieth birthday, edited by Nicholas HORSFALL (Bulletin Supplement, 51) : University of London, Institute of Classical Studies, 1988, IX + 188 pages.

Pour célébrer le quatre-vingtième anniversaire de Otto SKUTSCH, l'Institut d'Études classiques de l'Université de Londres a organisé un colloque qui s'est déroulé les 5 et 6 décembre 1986; le présent volume reproduit pour une large part la teneur des communications; le titre est bien choisi, mais le jeu de mots n'est pas nouveau.

Comme on peut s'y attendre, les contributions concernent essentiellement la poésie latine, tant républicaine qu'impériale. Deux auteurs seulement ont osé s'aventurer directement dans l'œuvre d'Ennius : S. TIMPANARO (*Otto Skutsch's Ennius*, p. 1-5) et S. MARIOTTI (*Enn. Ann. 120 Skutsch = 126 Vahlen*, p. 82-85). Apparemment, la perfection éblouissante de l'édition des *Annales* procurée par le dédicataire a découragé les tentatives... Il faut ajouter cependant que deux autres études rejoignent Ennius de façon en quelque sorte indirecte : celle de E. BADIAN, p. 6-12, par le biais des *cognomina* Catus, Sapiens, Sophus, et celle de J. VAN SICKLE, p. 143-156, par les *elogia* épigraphiques d'époque républicaine.

Parmi les autres travaux sur la poésie, citons ceux de H. D. JOCELYN sur le *Pseudolus* de Plaute, p. 57-72; W. CLAUSEN sur Catulle, p. 13-17; E. J. JORY sur Publilius Syrus, p. 73-81; G. P. GOOLD sur Properce, p. 27-38; E. A. SCHMIDT sur une *Ode* d'Horace, p. 118-125; E. COURTNEY sur les *Amours* d'Ovide, p. 18-23; J. B. HALL et J. A. RICHMOND sur les *Pontiques* du même Ovide, respectivement aux p. 39-43 et 111-117; E. HENRY sur le personnage d'Hécube chez Sénèque, p. 44-52; enfin de R. G. M. NISBET sur Juvénal, p. 86-100.

Les articles qui concernent des œuvres en prose sont nettement moins nombreux. J. WILLIS propose sept *emendationes* au texte des *Annales* de Tacite, p. 157-161; M. SCOTTI fournit quelques prémices de son édition des *Florides* d'Apulée, p. 126-127; N. M. HORSFALL donne une intéressante étude de deux textes infra-littéraires, la *laudatio Murdiae*, *C. I. L.*, VI, 10230, et l'inscription de Nonius Datus, *C. I. L.*, VIII, 1728, le tout p. 53-56; K. D. FISHER s'intéresse aux œuvres, encore mal explorées, de Vindicianus, un médecin ami de saint Augustin,

p. 24-26. De son côté, E. WISTRAND offre cinq notes critiques à des textes divers (Varron, Celse, Pétrone, Stace), p. 162-165.

Le volume se termine par deux articles d'études étymologiques, dus à O. SZEMERENYI (sur *biduum, triduum, nundinum, bes, tressis, cicada, cicala*), p. 128-134, et à A. A. THOMPSON CLARKE, sur la parenté entre καλός et *caluus*, p. 135-144, et par une étude sur les phénomènes d'imitation et de transposition métriques chez les poètes grecs, sous la plume de E. W. HANDLEY, p. 166-176.

La variété des matières traitées pourrait donner une impression d'hétérogénéité. Du moins mesurerait-on ainsi le rayonnement exercé par le dédicataire et l'étendue de ses centres d'intérêt. Mais à y regarder de plus près, on s'aperçoit que la plupart des contributions ont en commun la préoccupation de se situer au niveau du texte et la volonté d'en résoudre les difficultés les plus concrètes et les plus diverses. Ainsi se fait jour, malheureusement, la tendance, bien ancrée outre-Manche (et ailleurs) depuis BENTLEY et HOUSMAN, de « corriger » les textes pour les rendre « meilleurs ». E. WISTRAND, par exemple, écrit, p. 163 : « But the Latin of the transmitted text... seems to me too ackward to be acceptable. » Cela peut mener loin! Est-il besoin de dire qu'une pareille méthode conduit rarement à de bons résultats? Que restera-t-il dans dix ou vingt ans de tout cet amas de conjectures? Peu importe, sans doute, puisque les responsables de cette rencontre — et du volume qui s'en est suivi — voulaient avant tout organiser une fête de famille autour d'un grand savant; plusieurs ont apporté leur bouquet de souvenirs personnels; le non-initié a l'impression de déranger en ouvrant ce volume... Puisse-t-il cependant ne pas le refermer trop vite; il y a de fort bonnes choses à y prendre, en cherchant bien et gardant un œil critique.

Hubert ZEHNACKER.

Studien zur alten Geschichte Siegfried Lauffer zum 70. Geburtstag am 4. August 1981 dargebracht von Freunden, Kollegen und Schülern (herausgegeben von H. KALCYK, B. GULLATH und A. GRAEBER), Historica, 2 : Rome, Giorgio Bretschneider, 1986, XXII + 1 102 pages en 3 volumes.

Ces trois gros volumes de mélanges offerts à S. LAUFFER concernent tous les aspects de l'Antiquité, même si l'histoire sociale y occupe bien entendu une place privilégiée. Nous ne pouvons rendre compte des cinquante-six contributions, et nous nous contenterons de signaler celles qui intéressent particulièrement le monde romain : A. BERNECKER, *Aus den Lehrjahren des Tiberius* (pendant la crise des années 25-22); J. BURIAN, *Diokletian, Konstantin und die Spätantike* (sur la périodisation chez les historiens anciens); H.-J. DIESNER, *Antikerezeption und frühe pragmatische Geschichtsschreibung bei Beda Venerabilis*; G. DOBESCH, *Die Kimbern in Illyrien und Appian*, Illyrike, 4, 8-11; J.-M. FOSSEY, *Some Imperial Statue Bases from the South West Kopais* (avec quatre inscriptions inédites de Coronée et Chéronée); J.-D. GAUGER, *Zur Rekonstruktion der römisch-jüdischen Beziehungen im 2. Jh. v. Chr.*; R. GUENTHER, *Probleme neuer spätantiker Sozialstrukturen in der gallo-römischen Landwirtschaft im 5. Jh.*; H. HOMMELS, *Topos und Originalität in Catulls Zweizeiler* (c. 85); W. KALTENSTADLER, *Betriebsorganisation und Betriebswirtschaftliche Fragen im* opus agriculturae *von Palladius*; J. KERCHENSTEINER, *Cicero und Hirtius*; K. MEISTER, *Der Sklavenaufstand des Spartakus* (critique du récent ouvrage d'A. GUARINO); S. MROZEK, *Zur Verbreitung der freien Lohnarbeit in der römischen Prinzipatzeit*; G.-J.-M.-J. TE RIELE, *Anmerkungen zum Preisedikt des Diokletian* (photographies des fragments de Mégalopolis et Thelpousa); R. SCHEER, *Ein Topos bei Cicero und Tacitus*; A. SCHICKEL, *Gedanken*

über wirtschaftliche und soziale Fragen in Ciceros Konsulatsreden; K. STROBEL, *Die Jahre 117 bis 123 n. Chr., eine Krisenphase der römischen Herrschaft an der mittleren und unteren Donau*; W. SUERBAUM, *Das* ille — ego — *Proömium der Aeneis und Halbverse Vergils als Schutz vor Plagiat. Zu einer neuen Karolingischen Paraphrase der Servius — Vita Vergils*; L. VARADY, *Unwandlung der diokletianischen Agrarbesteuerung im königreich Odoakers und Theoderichs d. Gr.*; T. YUGE, *Die Einstellung Plinius des Jüngeren zur Sklaverei*; K. CHRIST, *Geschichte des Altertums, Wissenschaftsgeschichte, Ideologiekritik*; H. HEINEN, *G. Vernadskys Notiz zum 60. Geburtstage von M. I Rostovtzeff*; H. WILSDORF, *Zu Historia Christianorum ad metalla damnatorum* (ouvrage publié en 1693 par G. ARNOLD). Bibliographie du jubilaire en tête du premier volume.

Jean-Louis FERRARY.

Alfonso TRAINA, *Adolfo Gandiglio, un « grammatico » fra due mondi* : Bologne, Pàtron, 1985, 140 pages.

Adolfo GANDIGLIO, mort en 1931 à l'âge de cinquante-six ans, a été considéré comme le meilleur latiniste italien de son temps. On se réjouira donc qu'A. TRAINA ait réuni dans cet ouvrage études et documents propres à éclairer une œuvre éminente, menacée par l'oubli. En quelque 50 pages. A. TRAINA retrace d'abord la vie studieuse et modeste de ce savant, *grammaticus* au sens le plus riche du terme. Qu'on songe seulement qu'il possèdait à fond la philologie du latin, corrigeant au besoin KÜHNER et SCHMALZ; qu'il avait de la littérature une connaissance profonde et souvent originale (notamment de Virgile, à propos duquel il sait s'opposer au courant chauvin qui emporte l'Italie fasciste); qu'il écrivait des vers latins; qu'il consacrait beaucoup de son temps à des publications pédagogiques... et l'on n'aura qu'une vue partielle de son activité. Il faut ajouter sa compétence en grec et en sanscrit, et sa participation au courant néo-latin moderne; A. TRAINA a eu l'heureuse idée de publier ici pour la première fois la traduction en italien, par GANDIGLIO, de la *Pomponia Grecina* écrite en latin par Pascoli (histoire magnifiquement racontée d'une des premières chrétiennes de Rome). Suit une « Bibliographie raisonnée des écrits d'A. Gandiglio » composée par Monica BINI. C'est une pièce essentielle du livre (p. 75-135), et sans doute celle qui reflète le plus précisément et le plus objectivement la vie du savant. Rien ne l'illustre mieux en effet, que cette liste commentée de 196 titres (dont une « Syntaxe » constamment remaniée). Un « grammairien entre deux mondes » annonce le titre d'A. TRAINA : quels mondes? Cet universitaire ultra-érudit, ultra-lettré, donne plutôt l'impression d'appartenir à la famille des grands humanistes de la Renaissance et des siècles classiques, comme un Érasme qui eût cultivé aussi sa langue maternelle... Mais c'est peut-être le destin des humanistes que d'être un peu à porte-à-faux dans leur siècle.

Guy SERBAT.

G. GHYSENS et P.-P. VERBRAKEN, *La carrière scientifique de Dom Germain Morin (1861-1946)* (coll. *Instrumenta patristica*, XV) : Steenbrugge-La Haye, Nijhoff, 1986, 246 pages.

Un travail de Bénédictins — au pluriel —, par ses auteurs comme par son objet : la longue vie laborieuse de l'un des plus éminents découvreurs et éditeurs patristiciens de langue française, dans la première moitié de notre siècle : la bibliographie recense 886 publications, échelonnées sur plus de soixante ans. Et cet hommage

à sa mémoire est à la mesure de son érudition : il est l'œuvre de deux de ses frères de l'abbaye bénédictine de Maredsous (province de Namur), l'archiviste du monastère et l'actuel directeur de la *Revue bénédictine* — où ont été publiés la majeure partie des articles de Dom MORIN —. L'un a retracé la carrière du savant, l'autre dressé son impressionnante bibliographie. Tous deux ont eu l'élégance et la charité de proposer, en épigraphie du livre, un bel hommage de gratitude de Dom MORIN à son monastère, qui lui a permis de passer la majeure partie de sa vie dans les fonds manuscrits des grandes bibliothèques européennes ; et pourtant, le récit de sa carrière montre quels rapports difficiles ce Normand ombrageux entretint avec ses abbés successifs, et même, parfois, ses collaborateurs de la *Revue bénédictine*.

Ce n'est point ce caractère de Dom MORIN, ni les aspects anecdotiques (il y en eut de pittoresques) de sa trajectoire européenne que Dom GHYSEN s'est proposé de restituer ; le titre évite d'ailleurs avec justesse le mot de biographie. C'est l'aventure intellectuelle et spirituelle qui a caractérisé ce passionné de manuscrits et de textes. C'est pourquoi l'archiviste, disposant de bien des inédits, a souvent laissé judicieusement la parole à Dom Germain MORIN, en donnant de larges extraits de sa correspondance. On découvre ainsi comme sur un fil sonore la voix même de ce grand chercheur tourmenté, constamment appliqué à lire et relire, et à découvrir et identifier ainsi des textes inconnus ou demeurés regrettablement anonymes. Cette méthode insolite fut celle d'un chercheur ainsi formé « à l'ancienne », selon les grandes traditions érudites de son ordre ; un curieux *Pro domo* fait l'éloge de ce « flair » qui ne fut pas infaillible, mais permit tant de belles découvertes, grâce à une incessante et profonde imprégnation par les textes. De ces découvertes, Dom MORIN en a réservé la meilleure part à la *Revue bénédictine*, dont son monastère de Maredsous vient de fêter le centenaire il y a cinq ans à peine.

En distinguant de grandes étapes — dans le temps et l'espace de cette carrière —, Dom GHYSEN a dégagé les grands « massifs » de cette œuvre foisonnante : la trilogie des éditions d'inédits de Jérôme (*commentarii in psalmos*), des *sermons* d'Augustin (dont bien des inédits aussi), enfin et peut-être surtout de la délicate édition complète des œuvres de Césaire d'Arles, publiée de justesse tout à la fin de sa vie. Bien des éditions ont paru dans les célèbres *Anecdota Maredsolana*, et l'entreprise de l'édition des sermons d'Augustin *post Maurinos reperti* s'est poursuivie à Maredsous avec Dom LAMBOT et se poursuit avec Dom VERBRAKEN : y compris ces pièces découvertes depuis 1946, qu'H.-I. MARROU aimait à appeler les *sermones post Morinum reperti*, — suggérant ainsi avec malice que Germain Morin était bien le digne successeur des Mauristes.

La bibliographie qui occupe presque la seconde moitié du livre rendra d'autant plus de services à tous les patristiciens latins qu'elle est suivie d'une minutieuse table analytique : il faut remercier Dom VERBRAKEN d'avoir fourni aux chercheurs ce notable instrument de travail, et le monastère de Maredsous d'avoir su apporter avec tant de constance pareil « soutien logistique » aux recherches de Dom MORIN, et à la *Revue bénédictine* qui a assuré son juste renom dans le monde. Symétrique et différent de l'humoristique et savante biographie consacrée à Dom Henri Leclercq par Théodor KLAUSER en 1977, ce *monumentum Morinianum* est bien à sa place dans les *Instrumenta patristica* ; on pourra et devra se le procurer à Sint-Pietersabdij van Steenbrugge, B-8000 Brugge.

J. FONTAINE.

Jacob Balde und Seine Zeit, Akten des Ensisheimer Kolloquiums 15.-16. Oktober 1982, Herausgegeben von Jean-Marie VALENTIN (= Jahrbuch für Internationale Germanistik, Reihe A, Band 16) : Bern-Frankfurt am Main-New York, Peter Lang, 1986, 290 pages.

Organisé par le Centre de Recherches et d'Études Rhénanes de l'Université de Mulhouse, sous la direction de M^me^ THILL, ce colloque s'est tenu à Ensisheim, aujourd'hui bourg de Haute-Alsace et au XVII^e^ siècle siège de l'administration autrichienne pour le Vorland rattaché au Tyrol. C'est là que naquit en 1604 Jacob Balde qui, étant devenu jésuite, fut en Bavière professeur, prédicateur, poète, « l'Horace allemand ». Les trois premiers exposés décrivent le milieu historique : Ensisheim et l'Alsace autrichienne au début du XVII^e^ siècle (Georges BISCHOFF), le collège d'Ensisheim et la haute Alsace dans la première moitié du XVII^e^ siècle (Louis CHÂTELLIER), Balde et la Bavière de Maximilien (J.-M. VALENTIN); étroite symbiose du pouvoir politique et de l'Église catholique, et par là de l'enseignement des Jésuites, telle est l'époque en ces lieux : « L'unité de croyance va de pair avec le renforcement de l'autorité politique. (...) A l'emprise sur l'État et ses rouages ne tarde pas à s'adjoindre l'emprise sur les sujets. (...) C'est l'ensemble des faits et gestes, individuels et collectifs, qui est soumis à réglementation » (p. 51-52, VALENTIN). L'œuvre et la personnalité de Balde prennent leur sens dans cet ensemble : la Contre-Réforme en pays germanique.

M^me^ THILL traduit et commente quelques *Odes* adressées à des Alsaciens exilés, lors des malheurs de la guerre de Trente Ans. Frank LESTRINGANT étudie l'amitié, d'apparence paradoxale, mais très réelle, entre Balde et l'ambassadeur de France Claude de Mesmes, comte d'Avaux, lettré qui estime les poèmes de Balde, dédaignés par Voiture, et partisan d'une paix catholique; il fut disgracié, étant infidèle à la politique de Mazarin qui continuait celle de Richelieu. Doris BEHRENS étudie la conception que Balde se fait de la satire, qu'il compare à la médecine; il préfère le ton d'Horace, doux et moqueur, à l'âpreté cruelle de Juvénal; il suit une poétique de l'*ingenium* (cf. Gracian, Tesauro).

Eckard SCHÄFER, auteur d'un *Deutscher Horaz* (1976) qui fait autorité, consacre des analyses d'une richesse et d'une maîtrise rares, au poème *Metamorphosis, Origo arboris Tiliae, ante sacellum Oetingae stantis* : affligée d'un défaut de prononciation une mère appelle sa fille Tilia au lieu de Filia; celle-ci, adolescente, se soustrait aux avances des prétendants pour rester vierge et se consacrer au service de la divinité; en récompense, à sa prière, elle sera transformée en Tilleul (*Tilia*). On reconnaît une combinaison de deux métamorphoses ovidiennes (Daphné, Baucis) dont le lecteur est chargé de faire lui-même l'exégèse chrétienne multiple : Tilia fait allusion à Otilia (sainte Odile, et son monastère vosgien), mais aussi à Tilly, chef des armées de la Contre-Réforme, fort dévot à la Vierge; et Balde a mis là aussi quelque chose de sa propre vie et de sa dévotion à Marie : *Perfectum Poema, praeter currentem litteram plures sensus aeque continere potest ac debet; puta Mysticum, allegoricum, ethicum, Politicum, Metaphoricum : et subinde Ironicum* (p. 145).

Peter SCHMIDT analyse un poème destiné à une fête de collège, dans lequel parlent successivement chacun dans son style les grands poètes de l'Antiquité romaine [1]; le dernier avant Virgile, Claudien est chargé du Panégyrique de Tilly, d'après le *De Bello Getico* et le *Panégyrique du consulat d'Honorius et Stilichon*; depuis la fin du XVI^e^ siècle Lucain, Stace, Claudien sont réévalués, comme Tacite face à Cicéron (hardiesse et richesse des images, dissymétrie, pointes); de plus

1. Voir dans l'article de J. IJSEWIJN, p. 244, d'autres remarques sur de telles *proclusiones* dont on trouve un exemple chez le P. Strada.

Balde s'identifie à Claudien en raison d'une situation analogue des deux poètes vis-à-vis du pouvoir politique.

Marcel ISRAËL étudie le poème *De Vanitate Mundi* [2] constitué de cent « chapitres » dont chacun est formé de six huitains, le second en allemand, les autres en latin[3] : guerre des éléments, chute des arbres, cris des animaux proclamant la misère du monde, décadence des Empires, ruines de Rome, vanité des puissants, des œuvres d'art, etc. (sauf, apparemment, des poèmes qui disent la vanité de toutes choses?); M. ISRAËL multiplie les rapprochements suggestifs avec les œuvres de peintres de la même époque. Dans une autre brève contribution il signale l'éloge de Balde par le Père Ménétrier, S. J., auteur de l'*Art des Emblèmes*, seul Français avec le comte d'Avaux, à louer Balde en ce temps.

Thierry MIGUET analyse l'utopie-rêve *De Felicitate mundi* (ce qui distingue l'utopie-rêve n'est-ce pas que la nature elle-même y suit des lois nouvelles alors que dans l'utopie-critique seule la société est en cause?), il fait ressortir les très nombreux souvenirs virgiliens et découvre pour finir une aspiration inconsciente vers le sexe féminin.

J. IJSEWIJN avec le savoir et la simplicité qui lui sont habituels démontre que l'esthétique de Balde est celle du *Collegium Romanum* des Jésuites (Strada, Sarbievius...) : un classicisme modéré et intelligent tout différent du maniérisme alors régnant sur les lettres italiennes (Marino) et auquel la littérature néo-latine n'a pas totalement échappé (archaïsme, adjectifs composés à la Pacuvius); si Balde a quelquefois sacrifié à l'archaïsme, dans son *Poeta Oscus* [4] (où *Oscus* signifie « latin archaïque ») c'est pour faire une expérience, se renouveler, sans tomber dans l'enfantillage.

Hermann WIEGAND compare certains poèmes de Balde à ceux du Bénédictin Rettenpacher (1634-1706) sur les mêmes sujets, tels que le martyre de Thomas More (Balde connaissait les vers d'Angelus Gazaeus, S. J., sur ce thème) ou la méditation dans un cimetière. Urs HERZOG nous apprend que des vers de Balde étaient cités comme faisant autorité dans les sermons de Matthias Heimbach, S. J. (1666-1747) prédicateur à la Cour de Dresde. Max WEHRLI esquisse l'histoire de la famille zurichoise des Orelli : c'est Joseph-Konrad Orelli qui édita les œuvres de Balde en 1805.

Ce colloque et ces Actes (3 contributions de plus, une de moins) dus à des savants allemands, français et suisses permettront une meilleure connaissance du poète et, souhaitons-le, lui gagneront des lecteurs.

Jacques CHOMARAT.

J. CROISSANT, *Études de philosophie ancienne* (coll. Cahiers de philosophie ancienne, n. 4) : Bruxelles, Éditions Ousia, 1986, 396 pages.

J. CROISSANT, qui a tant fait pour une meilleure connaissance de la philosophie antique, a réuni dans ce volume une série d'études publiées tout au long de quarante ans de recherches. Pratiquant avec bonheur l'éclectisme, M^me^ CROISSANT a travaillé sur des sujets très divers et l'on trouve dans son recueil des articles qui concernent aussi bien Parménide et Aristote que Lucrèce et Cicéron. Il est tout à

2. Une partie est étudiée par P. LAURENS dans *De Virgile à Jacob Balde*, dans ce même volume.

3. Le frontispice de l'édition de 1638, reproduit p. 185, représente graphiquement cette structure : il y a cinq poètes, mais l'un d'eux, à droite du dessin, a une figure double à la manière de Janus et il porte une inscription double, en latin (*Fuere Troes*) et en allemand (Troia ist hin); ces six figures et ces six inscriptions correspondent aux six huitains de chaque « chapitre ». (Description imparfaite du P. Ménétrier, p. 253.)

4. De là provient la promenade dans Rome étudiée par E. SCHAFER dans *De Virgile à Jacob Balde*.

son honneur d'avoir fait figurer dans ce recueil, à côté de spéculations philosophiques parfois très abstraites, une étude à vocation pédagogique dans laquelle un passage de Cicéron (*Fin.*, II, 45-47) est étudié avec humilité et précision, de façon à montrer toutes les implications philosophiques de la réduction du moral au rationnel. Par ailleurs, les historiens du platonisme se réjouiront de voir republié l'article sur *La morale de Carnéade* qu'ils devaient consulter jusqu'à présent dans une revue assez difficilement accessible. Il s'agit là d'un classique des recherches sur la Nouvelle Académie, qui est considéré de nos jours encore comme l'analyse la plus complète qui ait été jamais faite de l'éthique carnéadienne. A ce sujet, il convient, nous semble-t-il, de se demander si Carnéade fut vraiment, comme le suggère J. CROISSANT, un précurseur de Hobbes, ou si la mise en évidence de l'égoïsme universel ne fut en fait pour lui qu'un moyen de ruiner l'immanentisme stoïcien et d'orienter l'adversaire dogmatique vers une philosophie de la transcendance. Si, comme nous le pensons, tel fut le cas, la source de la réflexion éthique carnéadienne serait à chercher beaucoup plus dans le *Phédon* que chez les Sophistes. L'importance de cette question pour l'histoire du concept de bonheur nous fait d'autant plus regretter que J. CROISSANT n'ait pas écrit ce livre sur « la morale dans la pensée antique » dont elle souligne elle-même dans son introduction la nécessité.

Carlos LÉVY.

Gilda BARTOLONI *et al.*, *Le urne a capanna rinvenute in Italia* (= *Archaeologica*, 68) : Rome, Giorgio Bretschneider, 1987, 291 pages, 160 planches hors texte.

Il était temps de reprendre l'étude des urnes-cabanes : depuis 1925, aucun nouvel inventaire n'était paru, alors qu'au lieu des 69 urnes recensées par BRYAN ou des 93 de SUNDWALL les auteurs en comptent 198, plus 33 couvercles en forme de toit, en se limitant aux exemplaires rattachés (d'ailleurs inexactement) à l'Âge du Bronze : le villanovien évolué et les extrêmes débuts de l'orientalisant en comportent encore quelques-uns qui ne sont pas étudiés ici.

Gilda BARTOLONI, maître d'œuvre de l'équipe de treize archéologues et anthropologues qui cosigne le volume, résume dans une bonne introduction les problématiques instaurées depuis le début du XIX^e^ siècle, date des premières découvertes; de DE ROSSI à PINZA, les urnes-cabanes ont servi d'arguments à ceux qui voulaient prouver l'antériorité culturelle des monts albains, tandis que GERHARD, au profil d'une gigantesque erreur chronologique, voulait y découvrir des influences germaniques directes. A la fin du XIX^e^, FALCHI émit l'idée — toujours valable — que ce type de vase cinéraire dénotait une élite sociale, tandis que l'influence de PIGORINI s'exerçait dans un sens ethnique : les urnes-cabanes auraient représenté les sépultures des indigènes progressivement réduits par les Italiques porteurs de l'ossuaire biconique; TARAMELLI et VIRCHOW étaient même tentés d'y voir des modèles de dolmens. Notre siècle préféra interpréter les modèles de maisons du nord de l'Allemagne et du Jutland comme l'effet d'une influence italique (F. W. VON HASE : l'idée aurait cheminé le long de la voie de l'ambre), et les modèles italiques comme celui d'une influence égéenne et crétoise (MÜLLER-KARPE). Une considération plus fine de la chronologie relative invite également ce dernier à postuler une antériorité du faciès latial par rapport au faciès étrusque, ce qui reste à prouver (p. 15).

Enfin, l'on s'est interrogé aussi sur ce qui a servi de modèle aux urnes : habitations, greniers (où le mort aurait été censé se nourrir), temples, et, plus finement, sur les rapports sociaux qu'implique la présence de l'urne-cabane : son détenteur

peut apparaître comme un prêtre ou comme un propriétaire; récemment, à propos de la fouille d'Osteria dell'Osa (Gabies), Anna Maria BIETTI SESTIERI a proposé l'hypothèse que l'urne-cabane soit la sépulture du *paterfamilias*, et cette idée de l'un des auteurs ne laisse pas d'influencer les autres.

A toutes ces questions, l'ouvrage n'apporte que des réponses décevantes. Son ordre même — le catalogue coupé en deux, avec les couvercles d'urnes biconiques en forme de toits rejetés en appendice, les comparaisons avec les cabanes fouillées sur divers sites présentées après la typologie des urnes, le retour tardif à l'examen des sites de découverte, la parenthèse sur les cabanes miniatures d'Europe du nord, Grèce et Asie Mineure, enfin l'analyse anthropologique, qui devrait fonder l'étude sociologique, mise en appendice — ne facilite pas la consultation. L'illustration, pour volumineuse qu'elle soit, reste insuffisante : la technique du dessin varie, les plans sont absents, de sorte qu'on doit se reporter aux photos pour savoir si l'urne est ronde, ovale ou rectangulaire; les mobiliers d'accompagnement, quand ils sont connus, ne sont généralement pas dessinés, non plus que les objets de comparaison d'autres domaines géographiques; cinq planches seulement sont consacrées aux fouilles d'habitats.

La typologie est à la fois très complexe, avec une foule de variantes dont chacune ne correspond qu'à un objet, et insuffisamment fondée sur des éléments techniques indiscutables, ceux de l'habitat réel; tout juste en résulte-t-il quelques données générales : l'Étrurie utilise des urnes plus grandes (ce qui paraît vrai aussi pour l'habitat réel) et plus décorées que le Latium; Vetulonia et Bisenzio ont une typologie un peu particulière, proche du Latium pour ce dernier site; l'unique urne-cabane de Pontecagnano, isolée à 300 kilomètres au sud-est des groupes principaux, se rattache aux types étrusques de la côte : ce qui n'a rien d'étonnant, puisqu'elle a dû arriver là avec son propriétaire. Le chapitre suivant, où les urnes sont comparées aux habitats connus, relève surtout que la construction de torchis et clayonnage s'est conservée jusqu'au siècle dernier, donc que toute chronologie interne est impossible; compte tenu de cela, le recueil aura au moins cet intérêt de présenter les urnes dont le contexte est suffisamment connu en fonction de la chronologie relative et absolue de sa nécropole.

De ce qui précède, on aura compris que l'étude d'un objet si riche de signification aurait dû être plus réfléchie, et plus ambitieuse : l'idée religieuse qui sous-tend le principe du cinéraire en forme de maison ne fait l'objet que d'une brève allusion; il aurait été profitable de dresser un tableau rapide de l'évolution vers les tombes à chambre, les sarcophages à porte symbolique, les urnes a tempietto, les façades des tombes rupestres, etc., pour montrer la permanence du principe représenté par les urnes-cabanes et son caractère spécifiquement étrusque; de strictes comparaisons entre modèles cultuels et modèles funéraires, en Europe et Asie Mineure, eussent été éclairantes. Une analyse statistique des maigres résultats anthropologiques — les os incinérés ne sont pas très parlants, et les conditions de fouille sont ce qu'on sait — aurait également indiqué (p. 245 sq.) qu'au moins un tiers des incinérés en urne-cabane ne peut appartenir au groupe des patres familiarum. En bref, il est regrettable qu'un livre aussi lourd et luxueux ne se distingue que par le résumé des problématiques anciennes et la collation des objets connus pour une période artificiellement limitée.

Richard ADAM.

Epigrafia e territorio; politica e società : Temi di antichità romane, II : Bari, 1987, 236 pages.

L'Université de Bari réunit dans ces *miscellanea*, deuxièmes du nom, quatre

articles d'épigraphie et d'archéologie concernant tous la cité de Ruvo — étude des vingt inscriptions monumentales et de l'onomastique locale par Marcella CHELOTTI, comptes rendus de fouilles de la Protohistoire au Moyen Âge, proposition hardie de Franca FERRANDINI TROISI d'identifier, sous les graffites IKΩ, IKKΩ de deux coupes campaniennes, une double dédicace à l'athlète tarentin Ikkos. Agréable élargissement de la perspective, car en dehors de cette notule on pourrait ressentir à la lecture des articles l'impression d'un certain campanilisme.

La seconde partie du recueil comporte deux articles de Mario PANI, qui, sous le titre générique de *Ancora su principato e società* (voir *R. É. L.*, 61, p. 411 sq.), étudie l'évolution de la notion d'*obsequium* de Cicéron à Pline le Jeune, puis la dialectique qui fait des magistrats, sous le Principat, des *priuati*, renversant donc (pour partie, car l'auteur apporte plus que des nuances à la thèse de Lothar WICKERT) la notion établie par Octavien-Auguste. A ces deux articles prégnants succède une conférence de Dieter TIMPE sur *Tacito e la realtà storica*, qui ne se distingue pas par l'originalité, avec des assertions aussi brillantes que, par exemple, « Tacito resta fedele al ruolo di custode morale proprio dello storico. Tuttavia si rende conto che quella condizione aveva perduto il suo posto nella società » (p. 220).

Richard ADAM.

Rivista di Archeologia, XI : Rome, Giorgio Bretschneider, 1987, 128 pages, 23 planches hors texte.

Cette livraison comporte des études sur le secteur vénète (G. TRAVERSARI : statuette d'Hora-Autumnus au musée de Venise; M. CAPITANIO et G. ERSPAMER : tombes médiévales de Torcello; R. ARANEO : bustes et masques d'argile de Spina), la Sicile (R. MAMBELLA : sanctuaire sicane de Polizzello), la Grande Grèce (R. MILLER AMMERMAN : bases de colonnes), l'Étrurie (G. SPINOLA : Vanth); G. HAFNER s'intéresse à des portraits de Pindare et Alcibiade), tandis que trois articles concernent les travaux de laboratoire et la technologie antique (E. ANTONACCI SANPAOLO sur l'intégration des méthodes analytiques au musée, R. GORDON sur la détection en laboratoire de l'usure des métaux, M. CIMA sur les origines du travail du fer dans le Canavese).

Richard ADAM.

Atti del VI Congresso internazionale di studi sulla Sicilia antica, dans *Kokalos*, Studi pubblicati dall'Istituto di Storia antica dell'Università di Palermo, XXX-XXXI, 1984-1985, II, 1 : Roma, Giorgio Bretschneider, 1987, p. 453-651, pl. XXII-CXI.

Ce second tome des Actes du Congrès de Palerme de 1984 contient les informations archéologiques sur la Sicile occidentale et méridionale; il fait suite au volume déjà analysée dans la *R. É. L.* (vol. 65, année 1987, p. 343); un troisième tome, consacrée à la Sicile orientale, est actuellement sous presse.

Pour la phase grecque archaïque, on trouvera d'abord un bilan sur les nécropoles d'Agrigente (p. 456 sq.) que l'on pourra compléter grâce au catalogue d'une récente exposition (*Veder greco. Le necropoli di Agrigento*, Roma, L'Erma di Bretschneider, 1988), en attendant la publication des actes de la « Settimania di studio » qui s'est tenue à Agrigente en mai 1988 (*Agrigento e la Sicilia greca : storia e immagine, 580-406 A. C.*). On signalera, dans le présent volume, d'importantes indications sur le *bouleuterion* de cette colonie, avec une phase hellénis-

tique, une phase impériale et la transformation en odéon au IIIe siècle après J.-C. Non loin de là, une base de marbre portait deux inscriptions latines (dédicaces de deux membres de la *gens* Annia à Octavien et à C. César (p. 464-465).

Pour Sélinonte, plusieurs rapports font le bilan des travaux effectués de 1980 à 1984 par les équipes françaises, allemandes et italiennes, aussi bien dans la ville (urbanisme archaïque, habitat hellénistique) que sur la fortification et dans le sanctuaire de la Malophoros. Il en ressort par exemple que la date de fondation de Diodore (651 avant J.-C.) semble la plus conforme aux données archéologiques.

La troisième colonie grecque bien étudiée ici est Himère. La ville haute est désormais bien connue (cf. *Himera I*, 1970 et *Himera II*, 1976); un riche Musée de site est maintenant ouvert; les enquêtes se portent à présent sur la ville basse (p. 596 sq. et 629 sq.) et permettent la connaissance d'un habitat actif entre la fin du VIe siècle avant J.-C. et la fin du siècle suivant : éléments d'autant plus importants qu'ils peuvent contribuer à préciser les conditions de l'implantation du temple dit « de la Victoire », élevé à la suite de la victoire des Grecs sur les Carthaginois en 480 avant J.-C. (le temple se trouvant précisément à la périphérie de la ville basse). Une autre équipe travaille sur la *chora* (p. 623 sq.).

Pour l'époque hellénistique, on trouvera beaucoup de renseignements sur les deux cités de Morgantina (Serra Orlando) et de Iaitas (Monte Iato). A Morgantina, les recherches américaines permettent une bonne connaissance de l'agora du IIIe siècle avant J.-C. Particulièrement intéressante est la mise en évidence de la fonction économique de la terrasse inférieure de l'agora, avec l'attestation de greniers (édifices rectangulaires de plus de 30 mètres de long avec des divisions internes et des enduits descendant au niveau des fondations pour éviter l'humidité et les rats...). Ainsi se trouve posée la question de l'origine des greniers militaires des *castra* romains d'époque républicaine et impériale; il est possible que les ingénieurs militaires romains aient connu les greniers grecs de Sicile à l'époque des guerres puniques (p. 509). Quoi qu'il en soit cette présence de greniers à Morgantina est à rapprocher d'une allusion de Tite-Live (XXIV, 36, 10) à une *frumenti magna vis commeatusque* trouvée par les Carthaginois lors de la prise de cette ville en 214 avant J.-C. Un autre dossier important est celui de la grande fontaine, proche de celle découverte à Syracuse (Piazza della Vittoria).

Quant aux fouilles suisses à Iatias, elles ont fait de ce site un point de référence pour la connaissance de l'habitat hellénistique en Sicile; les indications présentées ici sont particulièrement précieuses pour le théâtre, construit vers la fin du IVe siècle avant J.-C. et qui pouvait contenir 4 400 spectateurs, soit plus que le théâtre de Ségeste (qui avait de 3 500 à 4 000 places).

Pour l'époque impériale, une enquête suggestive est conduite par l'Université de Dublin dans le territoire d'Héracléa Minoa; on retiendra la découverte, sur le site de Campanaio, d'un bassin pour la décantation de l'huile d'olive (après mélange de la pulpe d'olive avec de l'eau bouillante). Sur un autre site (Castagna), on a pour la première fois l'attestation de la persistance de la technique grecque des murs en briques crues jusqu'à l'époque impériale mais aussi de la présence du cerf en Sicile, ce qui correspond aux données de la mosaïque de la « Petite Chasse » à Piazza Armérina.

Michel GRAS.

L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité. Actes du Colloque international de Clermont-Ferrand (22-25 octobre 1984) réunis par Pierre CABANES : Clermont-Ferrand, Adosa, 1987, 274 pages et 2 planches h. t.

Ayant réuni des chercheurs de tous pays, et en particulier des archéologues

albanais et grecs qui ont pu y donner les résultats de reconnaissances et de fouilles dont la publication, on le sait, est toujours lente, ce colloque, organisé par P. CABANES dont on connaît l'excellente thèse sur l'*Épire de la mort de Pyrrhos à la conquête romaine (1976)*, est une importante contribution à notre connaissance de l'Illyrie méridionale et de l'Épire. Bien des points restent controversés, comme en témoignent la confrontation de diverses contributions et les interventions que certaines d'entre elles ont suscitées, et dont un résumé est heureusement publié, mais la documentation ne cesse de s'enrichir, et la recherche de progresser. Précédées d'un discours inaugural de L. ROBERT et de réflexions générales de P. CABANES, vingt-neuf contributions sont regroupées sous quatre grandes rubriques : la Haute-Antiquité; développement urbain et *ethnos*, les frontières; institutions et contacts entre Grèce et Illyrie; l'époque romaine (J. DUMONT : « L'Épire, un pays exotique : quelques *curiosa* d'Élien et d'Athénée; R. ÉTIENNE : « L'origine épirote du vin de Bordeaux antique »; E. DENIAUX : « Atticus et l'Épire »; J. ROUGÉ : « La place de l'Illyrie méridionale et de l'Épire dans le système des communications de l'Empire romain »; J.-M. BERTRAND : « Continent et Outre-Mer, l'espace vécu des Romains »). Cette dernière partie, toutefois, n'est pas seule à intéresser l'historien du monde romain ou l'éditeur de Tite-Live. Les études de géographie historique permettent d'identifier des sites mentionnés par les textes et de mieux connaître la distribution des *ethnè* dans cette partie des Balkans (C. ANTONETTI, N. CEKA, F. DRINI, D. BUDINA). P. CARLIER propose une explication intéressante de la conduite de Teuta face à l'ultimatum romain; S. LE BOHEC pense que Démétrios de Pharos puis Scerdilaïdas entrèrent dans la Ligue Hellénique d'Antigone Dôsôn, ce qui n'est pas sans importance pour les origines de la seconde guerre d'Illyrie; M.-Fr. BASLEZ consacre à la monarchie athamane une étude où elle s'efforce d'expliquer la politique à première vue incohérente d'Amynandros; une inscription de Ténos publiée par R. ÉTIENNE peut éclairer l'action de Charops l'Ancien en 192; plusieurs études enfin sont l'occasion de souligner les conséquences dramatiques et durables de la répression romaine en Épire après Pydna. Outre celle de J. ROUGÉ, les études de F. D'ANDRIA et de J.-L. LAMBOLLEY montrent pour des périodes plus anciennes la continuité des contacts entre la Grande Grèce et l'Épire, et l'importance de ce chaînon dans les liaisons entre l'Italie, la Macédoine et même l'Asie; la contribution de J.-M. BERTRAND, soulignant le rôle de séparation entre deux mondes qu'a largement conservé l'Adriatique dans le monde romain, nous paraît les compléter utilement plus qu'elle ne les contredit. On nous permettra enfin quelques remarques : le problème du nombre des stratèges de la Confédération Épirote ne peut décidément pas être tranché à l'aide de Tite-Live, 29, 12, 11, et ce sont au contraire les indications tirées de l'épigraphie qui permettront d'établir plus sûrement le texte de l'historien; la constitution du *koinon* des Bylliones par éclatement de la Confédération Épirote nous paraît mieux s'expliquer après 167 (P. CABANES) qu'après 157 (N. CEKA). La richesse de ce volume nous fait regretter d'autant plus l'absence d'*indices*, qui en auraient facilité l'utilisation.

Jean-Louis FERRARY.

Jahrbuch für Antike und Christentum, Jahrgang 30 : Münster, Aschendorff, 1987, 228 pages et 26 planches.

Balthasar FISCHER ouvre cette livraison par une brève réflexion d'ensemble sur les rapports interdisciplinaire entre l'histoire de la liturgie et celle de l'exégèse, et les clartés qu'elles sont susceptibles de s'apporter mutuellement. Ainsi pour les *additamenta christiana* aux versets des *Psaumes*. Par exemple 96, 10 a (« Le Seigneur règne *depuis le bois* ») : le thème se retrouvera encore chez Venance Fortu-

nat; ou dans 5, 9 (« Purifie moi avec l'hysope *à partir du bois de la croix* »); ou pour l'interprétation « staurocentrique » de 1, 3 (« comme un arbre planté au bord des eaux courantes ». Trois exemples de « relecture » chrétienne certaine, mais le grand thème annoncé par le titre reste à peine esquissé.

En de très fines analyses, selon son usage, A. DIHLE explore les doctrines du destin et de la liberté dans la plus ancienne théologie chrétienne. Il part des idées originales et distinctes des quatre grandes philosophies hellénistiques sur ce thème (Épicure, Stoa, Platon, Aristote). Le problème préoccupe déjà les juifs, et particulièrement Philon. L'Église réagit fortement à une interprétation gnostique qui menace la liberté humaine. Bardésane s'appuie, à cette fin, sur Aristote, tandis qu'Origène use souvent de la conciliation entre destin et liberté par les stoïciens, pour concevoir une opération « synergique » de la grâce et de la liberté. Une tradition populaire est toujours encline à insister sur l'intervention divine directe dans les affaires humaines, tandis que la tradition biblique ne sépare pas la prédestination de « la foi en une intervention toujours possible et souveraine de Dieu dans l'ordre de sa propre Création ». En parlant de là, la pensée chrétienne a assimilé en partie les doctrines platonicienne et stoïcienne de la Providence. Augustin a renouvelé la question par sa doctrine de la volonté, et mieux saisi d'un point de vue vraiment théologique la tradition biblique.

Trois articles sur des écrivains latins chrétiens. — Auteur d'un ouvrage paru en 1987 sur l'eschatologie d'Hilaire de Poitiers, M. DURST étudie ici un aspect particulier de ce sujet. Il montre la position clé qu'occupe Hilaire dans la conciliation entre deux conceptions du Jugement de Dieu sur l'homme : l'une eschatologique, issue de Paul; l'autre, issue de Jean, 3, 18, et qui place ce Jugement *hic et nunc* : « Qui ne croit pas est déjà jugé ». La pensée d'Hilaire se formule énigmatiquement : « in medios iudicium est ». C'est-à-dire : entre croyants et incroyants, le Jugement ne s'exercera que sur ces *medii*, « chrétiens de nom, mais non par leurs œuvres ». L'examen de la tradition patristique depuis Justin montre que l'idée s'annonce chez Origène, mais n'est clairement explicitée que chez Lactance; l'originalité d'Hilaire ayant été de passer d'un double à un triple schéma. On en décèle l'influence chez Zénon et Ambroise, Jérôme, Paulin et encore Grégoire, mais non chez Augustin et Quoduultdeus. Ainsi l'auteur a-t-il le mérite de détacher l'originalité de la pensée hilarienne sur un panorama ample et précis de la tradition patristique. — Chr. GNILKA pense pouvoir conclure de Prudence, *Psy.*, 663 sq., replacé dans une constellation d'autres textes du poète, à une allusion précise, dans ce texte, au chant antiphoné entre deux chœurs : cette conclusion, d'importance, pourrait-elle nous autoriser à confirmer, par une inférence acceptable, une telle exécution originelle du chant ambrosien, quelques années plus tôt? — D. STUTZINGER, sous le signe d'un vers d'Ausone (« ambiguis fruitur ueri falsique figuris », *Mosella*, 239 — que nous avons toujours personnellement considéré comme la clé d'une esthétique baroque), présente une analyse très fine et suggestive de l'esthétique qui se dégage des « paysages maritimes dans l'art antique tardif », de l'orfèvrerie à la peinture. Il considère que « la manière dont le regard du propriétaire de villa se pose sur ce paysage n'est ni individuel ni esthétique — même s'il peut procurer une jouissance intense —, mais idéologique ». Le paysage de villa, à la fois artistique et artificiel, serait « la représentation d'un monde à la fois délivré de la peine, et qui s'offre lui-même » — disons, en quelque sorte : fermé sur soi —, « symptôme d'une perte de la réalité ». Mais faut-il choisir ainsi entre esthétique et idéologie, fonctionnalité et gratuité? Cette étude subtile et pleine de vues neuves, donne à penser; elle devra être méditée par tous ceux qui songent à écrire sur l'esthétique qui inspire — *ambiguis figuris!* — l'art antique tardif, et point seulement celui du « paysage » entendu au sens quasi pictural du mot.

Trois autres articles sont d'ordre iconographique. — L'étude de H. WREDE sur l'hermès antique tardif donne lieu à une vaste esquisse de l'évolution de ce type de sculpture fonctionnelle, depuis ses origines cultuelles et religieuses, par sa christianisation, jusqu'à ses derniers usages païens, et aux « balustrades d'Hermès « neutres » » de l'Antiquité tardive (avec un utile appendice d'additions au Catalogue Welschbillig). — Une nouvelle étude des portraits de prophètes représentés sur les fresques de la synagogue de Doura permet de voir en eux, symétriquement aux scènes représentant Moïse dans ce programme, à la fois « des prophètes de l'établissement d'Israël et des garants de l'alliance du temps des patriarches ». — Une analyse renouvelée des représentations peintes d'architectures dans le cycle du Nouveau testament, et de la disposition des mosaïques de l'*aula* au-dessus des tombes de Félix et Paulin, à Cimitile/Nole, amène D. KOROL à préciser la composition de ce vaste programme de fresques. Les architectures peintes de la zone murale supérieure « représentent les restes les plus anciens, datables des années 401/403, d'un cycle de peintures purement néotestamentaire dans un grand édifice cultuel chrétien ».

Finissons avec deux études touchant l'Égypte : Sous le titre *Synaxis catholikè* à Alexandrie, H. BRAKMANN, spécialiste de la liturgie égyptienne la plus ancienne, retrace l'extension du service stationnal chrétien dans cette ville, finalement autour du Tetrapylon comme autour du forum de Constantin à Constantinople; importante contribution non seulement à l'histoire de la liturgie, mais aussi à celle de la topographie chrétienne antique d'Alexandrie. — Poursuivant la publication de fragm. de *papyri* retrouvés à Q'asr Ibrim, W. H. C. FREND et G. DRAGAS font connaître une séquence eucharistique nubienne qui reflète une forme simplifiée de la liturgie dite de saint Marc; son usage aurait persisté ainsi jusqu'à l'occupation musulmane, dont on sait qu'elle ne survint qu'à la fin du XII[e] siècle. L'ensemble de ce numéro frappe par certaine tendance accentuée à remettre en perspective les études particulières dans un large horizon antique et chrétien. Ainsi demeure et se fait même plus exigeante — et donc plus instructive pour le lecteur — la fidélité de l'École de Bonn aux grandes orientations de son fondateur, et à son souci de situer tout texte ou document sur un très large horizon historique.

Jacques FONTAINE.

La valle d'Aosta e l'Arco alpino della politica del mondo antico : Aoste, 1988, 174 pages.

Ce volume reprend une partie des communications du congrès tenu sous le même titre à Saint-Vincent en avril 1987, sous l'égide de l'Assessorat à l'instruction publique de la région valdôtaine; la conférence de L. BRACCESI sur la présence grecque de l'arc alpin occidental n'a pas été publiée. Il reste ainsi : de P. GUICHONNET, l'étude des contraintes géographiques qui confèrent à la vallée ses particularismes; de H. E. HERZIG celle des milliaires, d'U. LAFFI celle de l'organisation territoriale augustéenne, de H. GALSTERER et G. WALSER celle de la romanisation, d'O. A. W. DILKE celle de la centuriation; E. GABBA s'intéresse plus spécialement à la conquête augustéenne et J.-M. ANDRÉ à la politique de Claude et Néron dans le secteur, tandis que R. CHEVALLIER retrace l'histoire des pénétrations militaires dans les Alpes d'Hannibal à la deuxième guerre mondiale. Les communications insistent toutes sur les caractères constants de la région alpine : isolement des vallées, retard culturel, crainte de la haute montagne de la part des Italiens des plaines, populations vouées au brigandage, « pacification » tardive d'une région que les Romains ont longtemps considérée comme extérieure à l'Italie. Le principal regret à exprimer est que la typographie soit catastrophique, y

compris pour les textes en italien; hormis cela, ce petit volume s'inscrit brillamment dans une série d'études récentes sur les Alpes, longtemps négligées par les spécialistes du monde romain en raison de la rareté et de l'imprécision des textes anciens.

Richard ADAM.

Dictatures, Actes de la Table Ronde réunie à Paris les 27 et 28 février 1984, édités par François HINARD : Paris, De Boccard, 1988, 113 pages.

De récents événements, à l'heure où j'écris ces lignes, ont conduit à constater que les régimes dictatoriaux sont de nature très diverse. Le problème n'est pas nouveau, ainsi que le montre le titre de cet ouvrage qui indique que, dans l'Antiquité également, il n'y avait pas « la dictature », mais « des dictatures » qui ont pu être fort différentes les unes des autres. Le volume rassemble huit contributions, dont voici les titres et le nom de leurs auteurs : Pierangelo CATALANO, *Le concept de dictature de Rousseau à Bolivar : essai pour une mise au point politique sur la base du droit romain*; Silvio MASTELLONE, *La dictature comme régime politique de transition*; Claude NICOLET, *Dictateurs romains, στρατηγοὶ αὐτοκράτορες grecs, et généraux carthaginois*; Luigi LABRUNA, *« Aduersus plebem » dictator*; Giovanni MELONI, *« Dictatura popularis »*; François HINARD, *De la dictature à la tyrannie. Réflexions sur la dictature de Sylla*; Jean-Louis FERRARY, *Cicéron et la dictature*; Jean-Claude CHEYNET, *Des traces de dictature à l'époque méso-byzantine.*

De ces diverses études, on peut dégager les conclusions suivantes : 1) La dictature est un concept frappé d'une ambivalence qui se traduit par une confusion terminologique entre dictature et tyrannie (P. CATALANO); celle-ci, apparue dès l'Antiquité, s'est transmise jusqu'à nos jours et conduit aux problèmes évoqués au début de ce compte rendu. 2) En conséquence, la seule véritable opposition est entre démocratie et dictature, mais, cela admis, cette dernière n'a pas nécessairement que des aspects négatifs; elle peut avoir une action favorable dans les transformations sociales et morales d'un pays (S. MASTELLONE). 3) Plusieurs régimes politiques de l'Antiquité et des époques qui l'ont suivie ont comporté des formes diverses de dictature, ainsi que le montrent les titres des études de Cl. NICOLET et de J.-Cl. CHEYNET. 4) A l'origine, la dictature est une magistrature régulière, mais exceptionnelle par sa limitation dans le temps et la suppression de la collégialité. 5) La dictature n'est pas fondamentalement anti-plébéienne (L. LABRUNA); l'on a pu, au contraire, parler de *dictatura popularis* (G. MELONI) et, de toute façon, le nombre des dictatures utilisées contre la plèbe est très limité, alors qu'elles se sont assez fréquemment manifestées en faveur de la plèbe. 6) La dictature apparaît souvent comme la procédure à laquelle on recourt pour parvenir à la recherche de nouveaux équilibres (J.-L. FERRARY); le dictateur est *concordiae auctor* (G. MELONI); elle a disparu lorsque l'antithèse patriciat/plèbe s'étant atténuée, il n'y a plus eu besoin de *concordiae auctores*, ou, plus exactement, c'est le Sénat devenu le centre de la vie politique qui a désormais rempli ce rôle (L. LABRUNA). 7) La dictature de Sylla a, par l'intervention de la violence, marqué un tournant dans la perception du concept de dictature; toutefois, selon F. HINARD, Sylla lui-même avait respecté la légalité, car il n'a pas cumulé dictature et consulat; l'image de la dictature a été viciée par celle de César qui l'a fait passer au stade de la tyrannie.

Ces différentes études montrent bien que la distance qui sépare la tyrannie de la dictature donne la place à des formes très diverses de cette dernière et comment l'on peut aller de l'une à l'autre. Au total donc, un ouvrage important et utile par la

diversité et la richesse d'une réflexion qui est toujours au centre de nos préoccupations actuelles.

J. HELLEGOUARC'H.

Université des Sciences humaines de Strasbourg, Groupe de recherche d'histoire romaine, *Les provinces hellénophones de l'Empire romain : de Pompée au milieu du IIIe siècle après J.-C. Recueil bibliographique à partir des analyses du « B. A. H. R. » (1962 à 1974)* : Strasbourg, A. E. C. R., 1986, 515 pages.

Ce gros ouvrage regroupe les analyses d'articles parus entre 1962 et 1974 sur les provinces orientales de l'Empire romain — de Pompée au milieu du IIIe siècle — dans les publications périodiques et déjà examinés dans les treize volumes du *Bulletin analytique d'Histoire romaine* qu'a préparés et réalisés le Groupe de recherche d'histoire romaine de l'Université de Strasbourg. Le plan suivi englobe d'abord les provinces hellénophones dans leur généralité, puis passe en revue chacun des secteurs régionaux : successivement l'Achaïe, l'Épire-Macédoine, la Mésie Inférieure-Thrace, Chypre-Crète-Cyrénaïque, l'Asie Mineure, la Syrie et la Palestine, l'Égypte. Un très grand nombre d'articles sont recensés et résumés, les uns extraits de revues très accessibles, les autres de publications moins répandues; ils sont évidemment de valeur très variable. Il ne fait aucun doute qu'un tel ouvrage pourra rendre de grands services à ses lecteurs, en premier lieu pour les orienter dans une bibliographie foisonnante et exubérante, ensuite pour leur permettre sur chaque thème de distinguer l'essentiel du secondaire, surtout peut-être en leur révélant des articles écrits en des langues qu'ils ignorent; une grande importance est donnée en particulier aux publications soviétiques et à celles des pays de l'Est. Ce catalogue commenté ne dispensera certes pas de recourir aux travaux originaux qu'il recommande ainsi à l'attention des étudiants et des chercheurs.

André CHASTAGNOL.

Jean GAUDEMET, *Les gouvernants à Rome. Essais de droit public romain,* avec une note introductive et addenda de l'auteur (Antiqua, 31) : Naples, Jovene, 1985, XVI-195 pages in-8°.

Les travaux regroupés dans ce volume traitent de problèmes de sociologie politique du monde romain. S'échelonnant sur plus de vingt ans, ils attestent une fidélité d'autant plus significative que, dans ce même laps de temps, les recherches de l'auteur se sont étendues à d'autres domaines. Conformément à l'usage, nous nous bornerons ici à leur énumération : *Le peuple et le gouvernement de la République romaine,* dans *Gouvernés et gouvernants, Rec. Soc. Jean Bodin,* 1968 = *Labeo,* XI, 1965; *La révolution romaine, R. D.,* 61, 1983; *Le concept d'empire, R. D.,* 59, 1981; *Le régime impérial, S. D. H. I.,* 26, 1960; *Réflexions sur l'Empire de Rome,* dans *Europäisches Rechtsdenken in Geschichte und Gegenwart, Festschrift für H. Coing,* 1982; *A propos d'un héritage romain des monarchies hellénistiques, Ktema,* 3, 1978; *Note sur les amici principis,* dans *Romanitas-Christianitas, Untersuchungen zur Geschichte und Literatur der römischen Kaiserzeit J. Straub... gewidmet,* 1982; *L'Empire romain de Dioclétien à la fin du Ve siècle,* dans *La géographie administrative et politique d'Alexandre à Mahomet, Actes du Colloque de Strasbourg, 14-16 juin 1979,* 1980.

Au mérite de la rigueur toutes ces études ajoutent celui de la clarté. Elles sont à ce titre une défense et une illustration convaincantes qui avait déjà fait plusieurs fois ses preuves et tout spécialement dans *Les institutions de l'Antiquité.*

Jean-Claude RICHARD.

Aspects de la philosophie hellénistique. Entretiens préparés par H. FLASHAR et O. GIGON (Entretiens sur l'Antiquité Classique, 32, 26-31 août 1985) : Vandœuvres-Genève, Fondation Hardt, 1986, 386 pages.

Après une série d'entretiens sur la tradition platonicienne (1958), la « politique » d'Aristote (1965) et le néoplatonisme (Plotin, 1960; Porphyre, 1966; de Jamblique à Proclus, 1974), la Fondation Hardt est revenue en 1985 à l'histoire de la philosophie antique, en choisissant cette fois la période hellénistique. Philosophie, discipline spécialisées et culture générale (A. DIHLE), le stoïcisme (L. COULOUBARITSIS sur la psychologie de Chrysippe; M. FORSCHNER sur l'actualité de l'éthique stoïcienne), l'épicurisme (O. GIGON sur la psychologie d'Épicure; A. LONG sur épicurisme et société), le pyrrhonisme et l'Académie au III[e] siècle (F. DECLEVA CAIZZI) sont l'objet de six exposés. Le romaniste sera bien sûr tout particulièrement intéressé par celui de P. GRIMAL sur les éléments philosophiques de l'idée de monarchie à Rome à la fin de la République, qui réunit nombre de thèses esquissées ou développées dans de précédents travaux, et donne matière à un riche échange d'idées sur l'importance des rapports entre politique romaine et philosophie grecque. Mais il sera également sensible à l'importance accordée à Posidonius, qui se voit consacrer deux contributions (I. G. KIDD, sur la méthodologie du philosophe et le problème de l'autosuffisance de la vertu, avec une précieuse analyse des témoignages de Sénèque, et notamment d'*ep. Luc.*, 87, 31-40; Kl. BRINGMANN, sur histoire et psychologie chez Posidonius). Le thème abordé était si vaste et si complexe que ce volume n'a pu en étudier que divers aspects, sans posséder l'unité ni prétendre à l'exhaustivité de certains de ses prédécesseurs. La qualité des exposés et la densité des discussions n'en sont pas moins tout à fait dignes de cette prestigieuse série. Les *indices*, comme toujours, sont parfaits.

Jean-Louis FERRARY.

Studia Tarquiniensia (= *Archeologia Perusina*; *Archaeologica*, 83) : Rome, Giorgio Bretschneider, 1988, 124 pages, 23 planches hors texte.

De cette rencontre « à plusieurs voix » entre archéologues et historiens de l'Université de Pérouse et de l'U. A. 1132 du C. N. R. S., commentons d'abord les communications de portée historique.

Dominique BRIQUEL (p. 13-32) replace le texte bien connu de Strabon, V 2.2, sur Tarquin l'Ancien dans une tradition élogieuse, opposée à celle qui le réduit au rôle d'introducteur des techniques grecques à Rome (Pline, XXXV, 43, 152, et déjà Cicéron, *Rep.*, II, 19, 34) autant qu'à celle que suit Tite-Live et qui tend à reporter sur les rois latino-sabins la plupart des apports étrusques, et enfin à une troisième tradition qui, tout en reconnaissant que Rome leur doit une bonne partie de ses institutions, romanise Tarquin et l'oppose dans des guerres incessantes à ses anciens compatriotes (Denys d'Halicarnasse, Florus). Ici, des εὑρήματα que Silius Italicus, VIII, 480-489 attribue plus précisément à Vetulonia sont originaires de Tarquinia; le passage, minorant l'influence de l'Étrurie septentrionale et l'originalité de Rome, ne peut donc provenir que d'une source tarquinienne : sans aucun doute un texte rédigé en réaction à l'histoire de Fabius Pictor et passé chez Strabon par l'intermédiaire de Polybe, ce qui prouve qu'à la fin du III siècle, malgré la crise économique qu'elle subissait, Tarquinia gardait une vie culturelle intense.

Deux études ont pour objet essentiel les monnaies : F. CATALLI (p. 33-40) analyse l'ensemble de la production d'*aes graue*, les problèmes d'origine et de provenance, la chronologie : la tentative de créer une monnaie tarquinienne est à situer entre les deux trêves qui marquent l'emprise de Rome, en 351 et 308, et

selon toute probabilité plus près de cette dernière date. C'est la chronologie que retient aussi Françoise-Hélène PAIRAULT-MASSA (p. 69-97), en étudiant les symboles monétaires agrandis aux dimensions des « boucliers » de la tombe Giglioli; le fondateur de la tombe, *uel pinies*, est sans aucun doute le magistrat même qui a inauguré l'*aes graue* tarquinien, mais nous avons noté au fil du texte des interprétations beaucoup plus hasardeuse : un élément quasi illisible de la fresque, interprété audacieusement comme une chaise curule, amène la conclusion que *uel pinies* est un *homo nouus* et que la magistrature monétaire est créée pour lui; ses liens avec les familles plébéiennes romaines et étrusques du sud (*aninas, partunus, pulenas, curunas, aleθnas*) paraissent difficiles à établir faute d'inscriptions, de même qu'avec l'aristocratie plébéienne de Cortone ou Arezzo, puisque le nom de son épouse est mutilé et arbitrairement restitué en *atleinei* ou *anleinei* et que le rapprochement entre l'amphorisque peint dans la tombe et les productions céramiques étudiées par J.-P. MOREL reste douteux. De même, les symboles peints sur les parois de la tombe désignent-ils aussi précisément les ressources économiques de Tarquinia que ne le pense l'auteur? La tête de bélier serait une allusion à la production de laine, alors que Tite-Live (XXVIII, 45, 13) ne parle que de lin et ne laisse sous-entendre que le chanvre, puisque les cordages sont inséparables des voiles fournies à Scipion; remarquons d'ailleurs que la note 114 est pour le moins embarrassée...; ce qui est dit du sanglier et des quartiers de lune paraît aussi risqué, de même enfin que le tableau final de l'aristocratie tarquinienne, enchaînement d'hypothèses dont la plupart des chaînons sont fragiles. En revanche l'idée générale que cet épisode se situe dans un contexte de réaction contre Rome et son alliée Caere ne laisse pas de place au doute.

Mario TORELLI, dans cette même perspective prosopographique et historique, donne (p. 109-118) une nouvelle interprétation du célèbre miroir de Tuscania où *auile*, fils de Tarchon, apprend l'haruspicine à un nommé *pauatarχies* : celui-ci s'interprète comme « enfant » ou « esclave » de Tarquinia, grâce à un rapprochement éclairant avec l'étymon commun à *puer* et παῖς; puisque, d'autre part, le miroir, cadeau de mariage, porte des symboles culturels et idéologiques à l'intérieur d'un lien de *conubium*, il joue un rôle en politique internationale, comme la ciste Ficoroni et le miroir prénestin à la louve et aux jumeaux témoignent d'une propagande romaine.

Quatre articles plus techniques ne sont pas moins intéressants : Marie-Françoise BRIGUET (p. 7-11) analyse la restauration malheureuse d'une plaque de coffret en os de la collection Campana, à scène de banquet. Jean GRAN-AYMERICH (p. 41-51) présente quelques séries de bucchero tarquinien. Jean-René JANNOT (p. 53-67) étudie les techniques de la perspective et la mise en scène de l'espace où se déroulent les funérailles dans la tombe du Lit Funèbre. Enfin Giampiero PIANU (p. 101-108) ajoute quelques découvertes récemment survenues dans les réserves du musée de Tarquinia à son catalogue des céramiques surpeintes.

Agréablement illustré, sans excès, cet ouvrage pèche malheureusement par une quantité de fautes typographiques, tant dans les textes en italien qu'en français. Nous n'en corrigeons que cinq gravissimes : p. 16, lire *a Tarquiniensibus*; p. 18 supprimer *magis*; p. 24 lire Tarquin et non Denys; p. 80 lire *humillimi*; p. 112 τιμιώτερα.

Richard ADAM.

Archaeonautica, 7 : éditions du C. N. R. S., 1987, 212 pages, nombreuses planches in-texte.

Cette revue d'excellente qualité comporte deux gros articles de Bernard LIOU

(*et al.* pour le second) qui complètent le répertoire des inscriptions peintes sur amphores de Fos entamé dans le volume 2 en 1978; ici, partant de Fos, nous remontons le Rhône jusqu'à Lyon et la Saône jusqu'à Mâcon. Ces modestes témoins (contenu, capacité, propriétaire) sont correctement photographiés et les inscriptions relevées en fac-similé; pour la première fois, nous rencontrons explicitement du Massique (Fos 108, p. 74-77, Lyon 4, p. 144 sq.) transporté dans des amphores gauloises, où on attendrait le plus banal *aminneum*, ce qui crée un soupçon : aurait-on consommé du faux Massique aux pays du Cassis et du Beaujolais? Parmi les autres articles, notons celui de Luc LONG qui établit définitivement, à l'aide des notes de Fernand BENOÎT et du commandant COUSTEAU, que le Grand Congloué, peut-être la plus célèbre des épaves françaises, comportait en fait deux navires coulés au même endroit, et celui de M^me^ GIACOBBI-LEQUÉMENT qui inventorie le mobilier de l'épave Fos I et le matériel parasite, ainsi que d'autres intéressantes notules : sur des méreaux de plomb de Fos (M. SCIALLANO), sur une correction indispensable d'un texte homérique et la question des hangars au VIII^e^ siècle (Fr. SALVIAT), et sur la figuration apotropaïque du « coup de Vénus » sous la forme des quatre faces d'un osselet figurées en relief sur des jas d'ancres.

Richard ADAM.

L'Antiquité Gréco-Romaine vue par le Siècle des Lumières, ouvrage collectif, édité par R. CHEVALLIER, *Caesarodunum*, XXII *bis* : Tours, 1987, 510 pages de textes et 60 pages d'illustrations.

Cet ouvrage riche, varié et documenté représente en réalité les actes d'un Colloque qui s'est tenu au Lycée Louis-le-Grand en novembre 1985. Ainsi le dit la *Postface*, à la dernière page du volume. Il eut peut-être été plus utile au lecteur de le savoir dès l'abord et de le lire dans une *Préface*. Il eut également été judicieux de lui donner quelques éclaircissements sur l'ordre de présentation des articles, classés par ordre alphabétique des noms des auteurs, méthode commode mais dont l'arbitraire méritait bien un mot d'explication. Pourquoi, tout aussi brutalement, ne pas avoir retenu la formule du classement des textes par ordre chronologique de leur diffusion au public? On répondra certainement que tous les lecteurs ne sont pas des maniaques du classement. Objection acceptée. Tout de même, ce beau désordre ne saurait passer pour un effet de l'art et l'intérêt que mérite ce bel ensemble est un peu gâté, à notre sens, par ce méli-mélo saturant quand bien même il renverrait à une certaine conception de la *Satura* des Anciens.

En vérité, sans prétendre rechercher une présentation d'une rigueur aussi parfaite qu'inutile, il semble possible de relire ces textes en les regroupant par thème et en suivant la pente naturelle de leurs intentions et de leur contenu.

Comme le siècle précédent, le Siècle des Lumières va à la rencontre de l'Antiquité par les voyages, l'archéologie et, naturellement, la relecture des textes anciens. Mais tout a commencé, assurément, au fond des regards admiratifs que les voyageurs du XVIII^e^ siècle ont promené sur les ruines antiques, celles de Campanie en particulier (E. CHEVALLIER, 83-110). La passion conjuguée du voyage et de l'archéologie entraînera même l'un de ces esprits curieux d'observations jusqu'à la Grande-Grèce et la Sicile pour voir et décrire les sites et les monuments antiques tout en s'intéressant à l'épigraphie (R. CHEVALLIER, 131-144). De ces observations de voyages vont naître des relevés et des dessins qui emplissent les carnets des archéologues, qu'ils s'intéressent à la Gaule (P. AUDIN, 1-12), ou au temple de Palmyre (A. GILET, 195-210). Cette véritable révolution visuelle ne va pas se limiter à renouveler l'archéologie et la connaissance de l'Antiquité : elle étend son emprise dans tous les domaines de l'art. Elle donne naissance au néo-

classicisme en matière d'architecture, manière neuve qui passera de l'Europe au Nouveau Monde (M. de HAITRE-FORD, 211-228). A propos de la représentation des dieux antiques, dans la réflexion contemporaine naît et grandit une discipline neuve, la critique d'art (N. MATHIEU, 359-380) où s'illustre Diderot, avant Baudelaire. Il n'est pas jusqu'à la théologie pour tenter, à partir de ces figures de dieux et de héros antiques, de tirer de graves considérations sur les rapports de la mythologie païenne et de la religion chrétienne, éternel problème de la représentation du divin (J.-Y. BORIAUD, 13-24). Dans la peinture encore la présence des dieux ne le cède qu'à l'omniprésence des ruines (S. JOIN-LAMBERT, 267-280). Bref : l'image règne sur tout, qu'il s'agisse d'une édition de Virgile (B. PASQUIER, 399-402) ou mieux encore de l'*Encyclopédie* elle-même (M. HANO, 229-246). On estime alors que l'image peut éclairer le texte et que l'étude de l'Antiquité peut en être renouvelée, elle qui jusqu'alors ne se fondait que sur le texte seul. Rien d'étonnant donc que l'Antiquité finisse par devenir le vrai miroir de ce Siècle des Lumières qui se découvre en elle tout autant qu'il découvre en elle le passé. La contemplation de la statuaire antique relie les pensées et les regards de Pline et de Gœthe et les confond (G. MAILLAT, 281-300). Ainsi, en tous les domaines artistiques, on assiste à de constants échanges entre l'antiquité et la modernité, chacune pénétrant l'autre. Il est bien certain que les architectes ont su plus que d'autres artistes recevoir et donner : la naissance du néo-classicisme rend hommage aux modèles antiques (R. PINON, 403-416), tandis que les études pour la restauration des monuments antiques payent la dette des Modernes à l'égard des Anciens (M. ROYO, 435-454).

Mais le propos du présent ouvrage déborde largement les problèmes esthétiques pour entrer dans le jardin des lettres. De pénétrantes études mettent en lumière l'image que se faisaient des Anciens les écrivains du XVIII[e] siècle. Comment Voltaire (le grand vainqueur au nombre d'études et de références) comprenait-il Homère (J. HELLEGOUARC'H, 247-266) ? Comment Montesquieu a-t-il trouvé dans l'œuvre de Denys d'Halicarnasse une source et le fond de sa conception de l'histoire du droit et de sa philosophie (P.-M. MARTIN, 301-338) ? Comment Fontenelle rajeunit-il la formule de Lucien en lui adjoignant une certaine « malice toute française » (R. POIGNAULT, 417-434) ? Voilà quelques influences grecques ; voici la marque de Rome. La poésie latine est à l'honneur dans l'*Encyclopédie* (S. VIARRE, 503-510), en particulier l'œuvre de Virgile (R. CHEVALLIER, 111-130). Mais l'imitation ne nuit jamais à la réflexion : le passé éclaire le présent et ainsi brille ce siècle justement célèbre pour ses clartés. Le retour littéraire et esthétique aux anciens alimente une inspiration renaissante et qui ouvre les voies de l'œuvre de Chénier (A.-M. TAISNE, 455-472).

Le secret de la fécondité d'une telle imitation réside, on le pense bien, dans le regard critique, celui d'un Voltaire sur Tacite, par exemple (R. MARTIN, 339-358), ou le dépassement et l'adaptation des données antiques au monde contemporain. Ainsi Rousseau dans l'*Émile* suggère une théorie de l'éducation qui semble capable d'accorder Platonisme et idéalisme, cette philosophie du sensible et de l'idéal dont la quête hante encore aujourd'hui certains penseurs contemporains (A. MICHEL, 381-398). Comment concilier révolution et antiquité quand il s'agit de pédagogie ? Les contradictions abondent : on veut mêler les leçons de Sparte à celles de l'Attique. Il en résulte ces théories et ces tendances antinomiques (J. BOUINEAU, 25-54). Cependant, le mythe antique, remodelé, devient un moyen pédagogique : les enfants sont conduits à la Fête populaire qui renoue avec les Fêtes antiques. On y célèbre des divinités nouvelles, la Raison, par exemple, qui copient les cultes anciens. De telles expériences naissent des mythes nouveaux. Et

c'est alors que le théâtre de la Foire, en partant de la mythologie antique donne naissance à une nouvelle mythologie (J. FABRE, 179-194).

Parmi ces concepts ou idées récentes ce que les hommes de ce Siècle appellent « l'État de Nature » a joui de la célébrité que l'on connaît. Là encore, la tradition a laissé son empreinte (Ch.-M. TERNES, 473-486). Voltaire de la même manière réfléchit sur le rôle du philosophe dans son siècle en reprenant l'exemple de Julien l'Apostat qu'il baptise pour la circonstance « Julien le Philosophe » (J.-M. et P. DEMAROLLE, 145-168). Vauvenargues de son côté se tourne vers l'héroïsme antique pour préparer la venue d'un nouvel humanisme (M.-L. TEYSSIER, 487-502). Comme on le pense bien de telles idées se propageront et toucheront l'Allemagne (M. R. DIOT-DURIATTI, 169-178) et encore l'Angleterre victorienne (R. CHAZAL, 55-82).

Telles apparaissent donc la richesse et l'étendue de cet ouvrage, que complète la documentation de l'illustration. Tout cela laisse oublier les coquilles en tous genres et le manque d'uniformité de la présentation (citations, par exemple). On corrigera au moins deux bévues : *rursus* dans la citation de Virgile (116) et l'affreux « *conquière* » qui se présente comme une troisième personne du singulier bien singulière (403). La diversité des styles correspond évidemment à celle des auteurs. Tous ne marchent pas du même pas, mais tous font avancer jusqu'à nous cette grande clarté qui brille du fond de l'antiquité pour éclairer le XVIII[e] siècle et dissiper les ténèbres de nos propres doutes culturels et les brumes de nos angoisses spirituelles. Aussi, tel quel, ce fouillis d'arcs-en-ciel mérite qu'on s'arrête au point de mire, pour admirer l'ange de lumière qui vient nous transmettre le flambeau.

André ARCELLASCHI.